LA VIE OUVRIÈRE EN FRANCE...

CHÔMAGE ET MISÈRE: ***(2ème partie).***

1- L'armée des pauvres, qu'on a déjà appelée cinquième état, mais qui, si la révolution économique tarde à transformer le système social, finira, par englober les trois quarts de la population ouvrière et jusqu'aux artisans les mieux *«qualités»*, cette armée, disons-nous, se compose donc de deux éléments: le prolétariat intellectuel, comprenant tous ceux que le nombre restreint des emplois conformes à leurs aptitudes et, pour tout dire, leur mépris parfois du travail manuel mettent dans l'impossibilité de gagner le pain quotidien; le prolétariat manuel qu'alimente surtout l'excessive durée de la journée de travail.

Le 9 juin 1894, le ministre de l'Instruction publique adressa aux recteurs une circulaire qui peut être considérée comme la déposition la plus éloquente contre le régime économique. Il y a actuellement, disait cette circulaire, 436 candidats aux fondions de l'enseignement secondaire, et l'on n'en a pu placer que 113, pendant l'année précédente, dans les chaires de premier ordre des collèges. D'ici longtemps donc, les simples bacheliers ou brevetés devront être totalement exclus des nominations. Tels sont les bienfaits présents d'une des plus importantes réformes partielles réalisées par l'oligarchie bourgeoise. L'Etat aiguise des appétits et, le moment venu de tenir d'implicites engagements, laisse ses convives devant une table vide. C'est, avec la journée de huit heures, la fixation d'un minimum de salaire, la loi sur le travail des enfants et des femmes, un nouvel exemple des maux qu'engendrent fatalement toutes les réformes de détail, et la démonstration qu'il faut la réforme économique intégrale, la seule précisément que ne puisse réaliser la caste régnante.

Mais, si l'élite du prolétariat intellectuel rencontre de tels obstacles, qu'est-ce pour la partie moyenne de la population? Ce tableau en donnera l'idée **(1)**:

NATURE DES EMPLOIS	Vacances annuelles	Candidats inscrits	Demandes par emploi vacant
Préfecture de la Seine- Mairie de Paris			
Commis auxiliaires	12	3.126	260
Garçons de bureau et hommes de peine	12	3.511	292
Ordonnât, des pompes funèbres	--	2.423	--
Gardes de cimetières	--	2.323	--
Surveillants dans les entrepôts	--	683	--
Concierges d'école	20	2.643	132
Emplois non spécifiés	1	655	655
Débits de tabac de 2ème classe dans la Seine	8	2.679	335
Instituteurs	42	1.847	44
Institutrices	54	7.139	132
Professeurs de dessin (hommes)	8	147	18
Professeurs de dessin (femmes)	6	132	22
Professeurs de chant (hommes)	5	72	14
Professeurs de chant (femmes)	6	61	10
Professeurs de gymnastique (hommes et femmes)	3	201	67
Piqueurs des travaux de Paris	38	133	3
Gardes de promenades	12	24	2
Cantonniers des promenades de la Ville	45	450	10

(1) Tiré de *la France politique et sociale,* par A. Hamon, année 1890, tome II.

Cantonniers du nettoiement de Paris	750	5.110	6
Ouvriers du nettoiement de Paris	65	550	8
Marchands et marchandes de journaux (kiosques)	12	3.150	262
Gardes et gagistes aux tribunaux	--	614	--
Mont-de-Piété: employés aux écritures	7	1.272	181
Mont-de-Piété : employés à la manutention	10	1.342	134
Total	*1.120*	*40.287*	*36*

La moyenne annuelle des places vacantes de facteur des postes est de 1.400; la moyenne des demandes régulières est de 30.000 **(2)**, soit 21 candidats par place. Au commencement de 1894, l'administration des postes et des télégraphes, voulant expérimenter les services du personnel féminin, organisa un concours qui devait pourvoir à 400 emplois et qui comprit 5.500 concurrentes, 14 par emploi. Un concours ouvert à la même date par l'administration des chemins de fer de l'Etat belge à Bruxelles compta 6.000 candidats pour 120 places, 50 par place.

Que deviennent ceux de ces individus que le sort n'a point favorisés? Ils se consacrent, en attendant un heureux hasard, aux mille métiers sans nom qu'engendrent les agglomérations urbaines. Les uns se font distributeurs de prospectus ou colporteurs; d'autres, parmi lesquels on remarque surtout les diplômés universitaires, rédigent des réclames commerciales; ceux qui ont une plume exercée et rapide confectionnent pour 1fr.50 le mille les bandes-adresses des prospectus.

«Dans la rue de Bièvre, raconte le *Petit Parisien,* en une de ces monographies intéressantes qu'il publie de temps à autre, *on remarque au numéro 11 une maison à la façade vermoulue, dont les lucarnes donnent asile à tous les vents et dont la pluie a pourri le bois et rongé la toiture. Au rez-de-chaussée de cette maison se trouve un établissement bien connu dans le quartier sous le nom de «la Bibine». Rien ne le distinguerait des maisons voisines, n'était son enseigne qui s'étale en grosses lettres au-dessus de la porte, avec ces mots: Légumes: 0fr.10.*

C'est dans cet établissement que viennent prendre régulièrement leurs repas de pauvres diables, des miséreux, qu'on peut à juste titre appeler les parias de la société parisienne. Les «bandistes» forment la clientèle principale de ce bizarre établissement. Le bandiste est le malheureux qui, dans les maisons de publicité, écrit sur des bandes ou sur des enveloppes les adresses destinées à l'émission des prospectus de tout genre. A ce travail, qui exige une écriture rapide et suffisamment belle, cet employé gagne une somme variant de 1fr.25 à 1fr.80 pour mille adresses sur bandes et de 2 francs pour mille enveloppes. Celui qui abat ses mille adresses par jour et parvient au maximum est presque un phénomène...

Le bandiste déjeune le matin à la maison de publicité, où il travaille avec deux sous de pain et deux sous de raclures qu'il va acheter chez le charcutier voisin. Ces râclures sont les morceaux de saucisson ou de jambon que les charcutiers enlèvent pour rafraîchir leur marchandise. Le soir, les bandistes se rendent tous à la Bibine. Cet établissement a ceci de particulier qu'on y boit très peu de vin et d'alcool. La grande consommation qui s'y fait est celle d'une boisson pompeusement qualifiée du nom de bière et dont la canette, de la contenance de trois grands verres, n'est vendue que 10 centimes. Avec la bière, on sert également aux clients, moyennant 10 centimes, une portion de légumes secs. Le bandiste trouve donc là à un prix très modique de quoi apaiser un peu sa faim, le repas complet lui revenant à 30 ou 40 centimes au plus. Ceux qui sont mariés achètent aux casernes un pain de soldat moyennant 20 centimes et prennent chez les bouchers de leur quartier 15 ou 20 centimes de rognures de viande.

Parfois, quand le bandiste a fait une forte semaine, il se paie un bon repas dans une pension ouvrière du boulevard de Belleville, de la rue des Francs-Comtois ou de la rue du Départ. Les plats dans cette dernière, qui est la plus fréquentée, coûtent 0fr.20 chacun. Cependant il arrive souvent que le bandiste ne fait qu'un repas par jour, quand il en fait un. On cite comme curiosité ceux qui déjeunent et dînent régulièrement. Dans leur argot ils appellent ne pas manger: sauter la perche.

Le bandiste habite presque toujours en meublé, soit dans le quartier des Halles, les rues de Rambuteau, de la Reynie, Quincampoix, ou bien, dans le quartier Maubert, la rue Maître-Albert. Un hôtel de la rue Saint-Victor n'est habité que par des bandistes. Le prix de la chambre est de 0fr.50 par nuit; aussi ces malheureux se mettent-ils souvent à deux pour louer. Le bandiste n'est même pas assez riche pour se vêtir chez le brocanteur. A la Bibine de la rue de Bièvre, passent le soir des individus, les fournisseurs réguliers de la clientèle de l'établissement: un chapeau coûte 15 centimes, un paletot ou un pantalon 50 centimes au maximum. Quand il ne peut s'acheter une chemise, le bandiste se contente

(2) Jules Roche, ministre du Commerce, *Débats parlementaires,* 1891.

de coudre à son gilet un col en papier. Lorsque ses moyens le lui permettent, il s'offre, moyennant 50 centimes, une chemise non repassée chez un marchand de la rue Simon-le-Franc. La rue de Bièvre lui fournit les chaussures. Si le bandiste voit l'un de ses souliers en trop mauvais état, il en achète un autre: il se paie un orphelin. Le prix d'un orphelin est de 20 à 25 centimes; celui d'une paire ne dépasse jamais 40 centimes. Inutile de parler de chaussettes: le bandiste n'en porte généralement pas. D'ailleurs il ne remplace ce qui lui sert de vêtement qu'à la dernière extrémité.

Nous devons ajouter, pour achever ce lamentable tableau, que le bandiste n'a presque jamais de travail en été (il quitte alors Paris et court les châteaux, les fermes, pour y trouver quelque occupation) et qu'en hiver il lui arrive de chômer plusieurs fois par semaine. Bien rares sont ceux qui ont des écritures tous les jours...

...Ce métier est, pour ainsi dire, le refuge de tous les déclassés et des malheureux. Toutes les classes de la société sont à peu près représentées chez les bandistes, depuis l'ouvrier jusqu'au receveur des finances et à l'ancien sous-préfet, en passant par le notaire, l'avoué, le comptable, l'entrepreneur, l'huissier, l'étudiant qui n'a jamais pu terminer ses études. Il y a là encore des professeurs de toutes catégories, des bacheliers, des licenciés, des gens qui ont perdu de grosses fortunes. La noblesse abonde généralement dans la carrière...».

L'emploi de bandiste n'est cependant pas accessible à tous les déclassés qui habitent Paris. Cette ... profession est, à l'égal des mieux rétribuées, soumise à la loi de l'offre et de la demande, et c'est pourquoi d'innombrables jeunes gens des plus instruits ne parviennent même pas à gagner le prix d'un repas dans les établissements du genre de celui de la rue de Bièvre. N'avons-nous pas entendu nous-mêmes un licencié ès lettres, privé de protections, rapporter que les emplois les plus humbles et les plus invraisemblables sont encombrés, et offrir à une revue un travail, d'ailleurs parfait, pour le prix d'un seul repas?

On se rappelle sans doute le procès de cette jeune femme, Marie Idrac, traduite devant la cour d'assises de la Seine pour avoir tiré deux coups de revolver sur le fils d'un patron boucher qui lui avait promis le mariage. Marie Idrac était sortie de l'école communale avec son brevet d'institutrice. Elle entra d'abord chez un député dont les jeunes filles furent confiées à ses soins; puis, ce député mort, elle obtint une place d'institutrice adjointe dans une école publique. Mais elle eut vite assez de ce métier ingrat et sans avenir, et, après avoir vainement sollicité divers emplois dans l'administration des postes et dans celle des téléphones, elle eut, plus heureuse que bien d'autres, la fortune d'entrer chez une couturière.

A peu près à la même époque, les journaux rapportèrent le cas de cet employé d'usine qui, à force de travail, d'économies, de privations, était parvenu à faire obtenir un diplôme à chacun de ses onze enfants. L'aîné, âgé de vingt-neuf ans, était licencié ès lettres et professeur. Après lui venaient quatre jeunes filles, toutes les quatre institutrices, puis deux garçons étudiants, le premier bachelier ès sciences, le second sur le point de le devenir. Enfin quatre autres se préparaient à imiter leurs aînés et à ajouter leur part aux vingt-trois brevets de tous genres que possédait la famille. Mais parmi tous ces enfants, deux seulement étaient alors casés et les autres avaient la plus grande peine à vivre, n'ayant pas l'emploi de leur instruction et de leurs facultés.

Telle est la condition des individus qui, se reposant sur l'engagement social aux termes duquel l'instruction ouvre toutes les portes, se sont munis des diplômes les plus divers. Ils meurent de faim, les basques de leur redingote honorablement garnies de parchemins sans valeur. Voyons à présent celle des prolétaires manuels.

(A suivre)

Fernand et Maurice PELLOUTIER.